



MÉDUSES

Texte et jeu

Mélie Néel

Mise en scène

Noémie Schreiber
et Cécile Roqué Alsina

Un spectacle du

Collectif Corpuscule

Création 2023/2024

Tout public à partir de 15 ans

Texte lauréat de l'Aide à la création
de textes dramatiques - ARTCENA

Avant, il y avait Papillon, 14 ans bientôt 15, et maintenant, il y a Méduse.
Entre les deux, il y a eu le renversement du monde.

Avant, il y avait la natation, les copains, Eliott, le lycée, maintenant il y a la douleur, les larmes, et la déchirure. La déchirure d'être devenue, d'un coup, une nuit, la victime d'un mot en "v", que Méduse n'ose pas prononcer.

Depuis, tous les mardis à 18h30, Méduse va à l'hôpital de la ville, elle s'installe dans la salle à la moquette mauve et grise, et elle écoute Niels, Hélène et Alice, parler de ce qu'ils ressentent depuis qu'ils ont eux aussi connu "leur" renversement du monde, la déchirure, le mot en "v". C'est Maman qui dit que c'est important qu'elle ne soit pas toute seule, qu'elle puisse échanger, parler. Sauf que, parler, Méduse n'y arrive pas. Heureusement, elle écoute.



Prix du jury au festival Court mais pas vite 2022

Co-production : Théâtre du Hublot (92)

Soutiens :

Les Déchargeurs (75), le Théâtre du Hublot (92), ARTCENA

Méduses est un texte lauréat de l'Aide à la création nationale de textes dramatiques – ARTCENA, pour la session du printemps 2021

Bonjour et bienvenue dans ce dossier ! Vous y trouverez d'abord un extrait de la pièce, puis la note d'intention de l'auteur. Ensuite, une note sur la mise en scène, et les actions artistiques proposées par la compagnie. Enfin, vous découvrirez qui se cache derrière ce projet, et le calendrier de création.
Bonne lecture !

Extrait du texte

I.

C'est un jour d'automne ou peut-être de printemps, dehors il fait gris comme il fait toujours gris en automne ou peut-être au printemps, le ciel est écrasant comme le ciel est toujours écrasant en automne ou peut-être au printemps. C'est un jour d'automne ou peut-être de printemps et mettons que tu sois revenue là. Dans la ville. Mettons, que tu aies déployé tes ailes. C'est un jour d'automne ou peut-être de printemps, il fait gris, le ciel est lourd, et tu fais tes courses à Monoprix.

Mettons que tu gagnes assez bien ta vie pour faire tes courses à Monoprix. T'habites plus chez ta mère, tu as ton propre appartement dans un de ces immeubles tout neufs avec un balcon et un loyer que tu payes avec ton propre argent, tu as les clés de ton appartement et sur tes clés, tu as le petit porte-clé rectangulaire qui est la carte de fidélité de Monoprix. En plus, tu aimes bien faire tes courses à Monoprix parce qu'ils font des jeux de mots marrants sur leurs emballages alors on passe toujours un bon moment quand on va faire ses courses. « Jeu set et mâche ». Pour de la salade. C'est pas mal.

T'es là, entre le rayon « produits d'hygiène » et le rayon « boîtes de conserve et bouffe pour animaux ». T'as ton grand sac devant toi, celui que tu prends toujours pour aller faire les courses à Monoprix et passer un bon moment, et t'attrapes un lot de rouleaux de papier toilette. Et tu sais comme c'est gênant d'acheter du papier toilette, tout le monde en achète mais personne va le hurler haut et fort, le papier toilette il faut le mettre au milieu sur le tapis roulant, pas au début parce que le client d'avant le remarquera, pas à la fin parce que le client d'après le remarquera, non, au milieu, pour que ça passe tranquillement sans que personne ne se dise « eh, elle achète du PQ ». Pourquoi c'est si honteux c'est quand même stupide, c'est quand même le strict minimum de l'hygiène d'acheter du papier toilette, c'est quand même la base de la civilisation. Bref. T'es là, ton paquet de six rouleaux garanti 100% douceur entre les mains, tu t'apprêtes à les mettre dans ton grand sac, et tu relèves la tête. Et là, tu la vois.

C'est une très jolie femme, une grande brune du genre qui a beaucoup trop fumé dans sa vie, qui a l'air d'avoir déjà 40 ans alors qu'elle en a 30, mais qui est élégante dans son manteau beige. Elle tient



une petite fille par la main, qui a peut-être quatre, cinq ans, pas plus, qui porte un serre-tête et une veste rouge clair.

Et puis.

Là.

Tu le vois.

Il arrive derrière elles, du fond de l'allée, il pousse un caddie plein de yaourts aux fruits, de mouchoirs en papier, de viande sous cellophane et de liquide vaisselle. Il s'approche d'elles, la femme se retourne brièvement, elle attrape un paquet de croquettes pour chat et elle les met dans le caddie. Tu te dis : « c'est lui ».

T'es là, dans ton Monoprix, tes rouleaux de papier toilette entre les mains, c'est un jour d'automne ou peut-être de printemps, et il y a ce mec devant toi qui fait ses courses avec sa femme et sa fille, un jour où dehors il fait gris comme il fait toujours gris en automne ou peut-être au printemps, où le ciel est écrasant comme le ciel est toujours écrasant en automne ou peut-être au printemps, t'es là, il y a ce mec devant toi et tu te dis ; « c'est le type qui m'a violée ».

Ta main, serre le plastique qui entoure les rouleaux de papier toilette, et peut-être que tu le déchires légèrement avec ton ongle. Tu te demandes s'il va te voir. Tu te demandes s'il va te reconnaître. Peut-être qu'il lève les yeux vers toi, rapidement, peut-être, mais il ne te remarque pas. Peut-être qu'il a oublié ton visage. Après tout, pourquoi il se souviendrait de toi ? Pour lui, t'es qu'un vague souvenir, une convocation brève qu'il a eue, une fois, il y a des années, une convocation par deux flics qui lui ont dit « cette fille vous accuse de viol ». Pourquoi est-ce que tu serais quelque chose de plus pour lui, tout ça, pour lui, ça n'a représenté que quelques heures, quelques heures dont peut-être il ne se rappelle plus très bien. T'es rien. T'es rien de plus. T'as même pas été un obstacle, pas un désagrément, juste une entrevue, quelques instants, dans un commissariat de banlieue. Alors oui, peut-être qu'il a pensé à ces deux flics, une ou deux fois, quand il avait trop bu ou quand il baisait une meuf, oui, peut-être. Mais t'es là, et juste mettons : mettons que tu sois assez riche pour faire tes courses à Monoprix, mettons que tu sois entre le rayon « produits d'hygiène » et le rayon « boîtes de conserve et bouffe pour animaux », et devant toi, il y a le type qui t'a violée, avec sa femme et sa fille, et il lui effleure le bras, et il lui sourit, et il va bien, il va bien, il va putain de bien, il fait ses courses à Monoprix, et toi t'es rien, toi t'as rien représenté dans sa vie que quelques heures de doute et de remise en question quand il avait dix-sept ans.

T'imagines ce qu'il dira à sa fille quand elle sera plus grande : de faire attention aux garçons, de pas sortir toute seule, de jamais boire trop, parce que c'est comme ça que les problèmes arrivent, pas vrai ? T'imagines tout ça parce que toi, y a pas un jour, une heure dans ta vie où t'as pas pensé à ça, parce que lui, il a été bien plus que quelques heures dans un commissariat de banlieue, il a été là, partout, tout le temps, dans chaque sourire, dans chaque verre, dans chaque baiser, et il le restera partout, tout le temps, jusqu'à la fin de ta vie, jusqu'à ce que t'en puisses plus et que tu te jettes du

balcon de ton appartement tout neuf que tu payes avec ton propre argent. Et c'est pas juste, c'est pas juste putain qu'il soit dans ce Monoprix avec sa femme et sa fille, parce que soyons honnêtes, un jour, ça va arriver, un jour, il sera dans un Monoprix avec sa femme et sa fille, et peut-être que tu le verras, et peut-être pas, peut-être que tu le verras plus jamais de ta vie, mais même si t'es à des milliers de kilomètres de lui, lui, il sera toujours dans un Monoprix avec sa femme et sa fille, à vivre, à respirer, à aller bien, et c'est pas juste putain, c'est pas putain de juste.

Pour toi y a plus d'automne et y a plus de printemps, c'est juste un long, long hiver où les nuages sont noirs et le ciel t'écrase, jusqu'à ce que tu puisses plus avancer, jusqu'à ce que tu puisses plus respirer, jusqu'à ce que tu disparaisses entièrement, et qu'avec toi disparaissent complètement, et l'automne, et le printemps.

II.

C'est très beau.

Merci.

Merci beaucoup Méduse.

De rien.

Tu écris souvent ?

Oui.

Et quoi tu écris ?

C'est Maria qui parle.

Des fois, elle arrange ses phrases bizarrement, parce qu'elle vient d'un pays de l'Est. Je sais pas exactement quel pays de l'Est. Ça ne veut pas dire grand-chose, d'ailleurs, « pays de l'Est ». L'Est par rapport à quoi ? Par rapport à nous, j'imagine. Je réponds pas.

[...]

Le texte : note d'intention

Il y a longtemps, je me suis assise sur une chaise en plastique dans une salle avec une moquette mauve et grise, et j'ai écouté les histoires des autres. Ces autres n'avaient pas grand-chose en commun ; des vies différentes, des origines différentes, des peurs et des aspirations différentes. Et pourtant, tous les mardi, ils et elles se réunissaient autour de ce point commun absurde et terrible : avoir été victime de violences sexuelles. Un drôle de groupe mal assorti, parfois maladroit, mais toujours compatissant, qui essayait simplement de guérir ensemble.

De cette expérience est né le personnage de Papillon, une adolescente qui, à l'envol de sa vie, est victime d'un viol. Depuis cet événement qui a retourné son existence, Papillon est devenue Méduse, et s'est renfermée sur elle-même. Elle observe son petit monde avec cynisme et détachement, et se retrouve bien incapable de communiquer avec son entourage.

Parler depuis l'adolescence

Méduse a quatorze ans, bientôt quinze. Elle est dans cette période flottante où l'on est ni enfant, ni adulte, et donc pas grand-chose. Le récit qu'elle fait au cours de la pièce a quelque chose de l'ordre du journal que l'on écrit adolescent·e, quand on pense avoir tout compris du monde, quand on se sent pousser des ailes (de papillon). Et pourtant, c'est aussi l'âge de la contrainte. On est contraint·e partout, tout le temps contraint·e par l'école, contraint·e de paraître, contraint·e d'être amoureux·se de quelqu'un, contraint·e de faire la fête parce que tout le monde fait la fête. On est contraint·e d'avoir envie de faire l'amour. Et quand on est une adolescente, une petite fille de 14 ans, on se sent contrainte de dire oui. Pour pas prendre trop de place. Pour embêter personne.

En écrivant le texte, c'est depuis cet endroit, celui des jeunes filles de 14 ans, que je voulais parler.

Sortir du silence

Parler, témoigner, ouvrir une discussion, sont des thèmes au cœur de *Méduses*. A l'automne 2017, quand est apparu un hashtag qui, je le pense, a changé la face du monde, j'étais déjà une féministe en colère. Pourtant, je pensais que l'on oublierait "metoo" au bout d'une semaine, comme c'était souvent le cas pour les sujets féministes. J'ai rarement été aussi contente d'avoir tort. Le viol est devenu un sujet de société. On s'est levées et on s'est barrées. Pourtant, dans tout ce qui a été dit, tout ce qui a été fait, tout ce qui a été montré, je n'ai trouvé nulle part ce qui se disait vraiment, dans ces groupes de paroles. Ce dont parlaient les victimes entre elles. Et cette parole-là, je voulais qu'on l'écoute. Alors, pour se reconstruire, Méduse fréquente un cercle de parole pour victimes de violences sexuelles, où chacun·e s'exprime sur la difficulté de son quotidien, sur les petites victoires et les grandes défaites. Le théâtre est pour moi le lieu où le texte dit, et le public écoute. Une parole qui n'est pas volontairement engagée, mais qui ne saurait être dépolitisée. Le viol est politique. *Méduses* est une pièce de théâtre intime et politique, puisque les deux sont pour moi indissociables, qui donne la parole aux victimes pour qu'on ne parle plus à leur place.

Du singulier au pluriel

Au cours de son parcours, Méduse réalise qu'elle n'est pas seule. C'est ce « s » dans le titre qui, pour moi, est peut-être le plus important. A la fin de la pièce (spoiler, désolée), après des semaines de silence, Méduse s'adresse enfin à son groupe de thérapie, et alors, le singulier devient pluriel. Avec ce texte, je voulais dire que ce que l'on pense comme une expérience traumatisante qui nous isole, est en réalité une expérience que nous partageons avec d'autres méduses, partout autour de nous, sans le savoir. *Méduses* commence par l'histoire d'une solitude, et se termine par celle d'une communauté, d'un groupe, la Méduse qui devient les Méduses.

La démarche artistique de la pièce poursuit ce parallèle. C'est un texte que j'ai d'abord écrit seule, dans mon coin, qui est ensuite devenu un projet pour lequel j'ai été rejoint par Cécile Roqué Alsina et Noémie Schreiber. Et c'est désormais à trois, au pluriel, que nous le portons et que nous le défendons.

Mélie Néel

La mise en scène

Le rapport au public

Malgré sa difficulté à s'exprimer, Méduse reste un personnage de théâtre, et c'est à nous, les spectateur-ices qu'elle s'adresse. Nous, témoins privilégiés de cette histoire, à qui Méduse raconte, explique, essaye de se souvenir. Elle s'adresse d'ailleurs explicitement à un « vous » à plusieurs reprises dans le texte, elle se tourne, littéralement, vers « eux ». Cette parole est frontale, franche.

Elle regarde les spectateur-ices dans les yeux. L'inspiration vient en partie de la forme du stand-up ; car le lien avec le public y est très fort. C'est même, dans le contexte du seule en scène, un partenaire de jeu à part entière. L'interprète joue avec ses réactions, ses rires, les moments où elle réussit à le gagner, à installer le silence. Malgré la dureté de son sujet, *Méduses* utilise beaucoup l'humour, souvent dans une alternance de chaud/froid ; une blague légère suivie d'une ironie violente. Les réactions du public sont donc primordiales. Les sorties de résidence et autres présentations publiques sont ainsi au cœur de notre travail. L'idée est pour nous de penser les spectateur-ices comme partie intégrante du processus de création, et d'inventer le spectacle avec eux·elles.

L'actrice-autrice

On parle de « l'interprète », mais en l'occurrence, cette interprète est l'autrice du texte. Ce choix n'est pas anodin, et le public sait que la personne qui lui dit ce texte en a aussi écrit les mots. Il s'agit de rapprocher notre création de quelque chose de l'ordre de la performance, qui joue sur l'ambiguïté avec le réel. Où s'arrête l'autrice et où commence l'actrice, où s'arrête l'actrice et où commence le personnage, où s'arrête le texte et où commence l'improvisation ? Comme dans de nombreux

« solos », la comédienne a également la charge de l'interprétation de tous les personnages. Dans le texte, c'est Méduse qui fait exister les autres autour d'elle (ceux du groupe de thérapie, les copains de la compétition de natation, sa mère), elle leur distribue la parole comme une cheffe d'orchestre. Les regards, les adresses, sont des outils essentiels pour faire naître ces personnages sur scène. L'univers tout autour de Méduse naît également grâce au soutien de la technique : alternance entre voix amplifiée par le micro et voix naturelle, jeux de lumière... Le tout dans un décor que nous voulons très épuré avec le minimum, afin que ce soit le texte et tout ce qu'il comporte déjà d'images en lui-même, qui soit mis en avant, porté par son autrice.

Deux formes pour un même spectacle

Nous pensons deux versions de *Méduses*, l'une, pour les théâtres, et l'autre, adaptable pour d'autres lieux non-théâtraux : collèges et lycées, bibliothèques, milieux militants, associations, etc. Nous souhaitons faire exister une version mobile de ce spectacle avec une grande légèreté technique : un micro, pas de lumière. L'idée est d'amener la parole portée par Méduse vers des spectateur·ices qui ne se déplaceraient pas forcément au théâtre. Par exemple :

- des publics scolaires (collèges et lycées, à partir de 14 ans), pour leur parler de consentement à l'adolescence (cf. Actions Artistiques)
- des publics de centres sociaux, d'associations contre les violences faites aux femmes, pour réfléchir ensemble à cette importance de parler et d'écouter
- des publics de librairies, pour écouter ce spectacle porté par l'autrice du texte elle-même

La diffusion de cette forme « légère » est pensée en accompagnement de la forme dite « théâtrale ». Il s'agit d'aller chercher un public différent, mais de ne pas pour autant sacrifier le théâtre et tous les outils et la force d'immersion qu'il offre (le son, la lumière, etc.). Ces deux versions seront nécessairement différentes dans leur rapport au public, leur intimité, dans l'expérience de spectateur·ice qui en découle, mais nous les envisageons comme tout à fait complémentaires.



Actions Artistiques

Les représentations de Méduses, autant celles dans la forme « théâtrale » que celles dans la forme « légère » sont conçues pour être accompagnées par un volet d'actions artistiques. Ces actions sont pour nous un moyen de partager le spectacle au-delà du spectacle, avant, après, pour aller plus loin. Et ce avec les familles, scolaires, centres sociaux, associations, etc.

Les éléments donnés dans ce dossier sont bien sûr des pistes qui pourront être précisées et développées selon les lieux d'accueil et les publics.

Ateliers proposés par l'équipe du spectacle

Genre et consentement (adolescent·es à partir de 14 ans)

Méduses invite à une réflexion autour de la notion de consentement, en particulier au-moment de l'adolescence. Car si depuis "metoo" le mot revient dans le débat public, tout ce qu'il recouvre, notamment pour les adolescent·es, reste mystérieux. Le consentement ne concerne pas que la sexualité mais aussi l'amitié, l'amour, et se mêle à des notions de pouvoir, de hiérarchie, de genre, d'identité. Le théâtre est le lieu idéal pour « se mettre à la place de l'autre », à la place d'une fille ou d'un garçon, changer de peau. D'ailleurs, c'est quoi une peau de fille et une peau de garçon ? Grâce aux outils de l'improvisation, de l'éveil du corps ; jouer des petites scènes, mettre en scène des histoires pour essayer d'écouter l'autre, de comprendre son point de vue, d'être en empathie avec lui-elle. L'objectif est de soulever des questions et non d'arriver avec les réponses, de créer une discussion collective autour de la notion de consentement, le tout dans une ambiance ludique sans gravité.

Ecriture de soi (adultes et adolescent·es à partir de 16 ans)

Le personnage de Méduse utilise l'écriture pour exprimer ce qu'elle n'arrive pas à dire. Parfois, l'écriture est un moyen de mettre à distance de soi, de coucher sur le papier des choses qui nous sont arrivées, des émotions qui nous ont traversées, afin de prendre du recul. Afin de les considérer, là, écrites devant nos yeux, et d'essayer de comprendre ce que ces mots qu'on a choisi racontent de nous. Pour cela, il s'agit de passer par plusieurs étapes ; écriture automatique, exercices de style, pour arriver à constituer un ensemble de récits de soi. Il peut éventuellement être proposé une deuxième étape pour amener ces écritures vers le théâtre, les dire soi-même ou les entendre dites par d'autres, pour s'exercer peut-être juste à la lecture à voix haute, ou même pour aller encore plus loin, et les « jouer », les porter à la scène.

Pistes pédagogiques diverses à destination des milieux scolaires : Méduse et la mythologie, les femmes dans le monde du sport...

Même si le spectacle n'y fait pas directement écho (la « méduse » est bien l'animal), il est difficile d'ignorer la figure mythologique de Méduse (ou Médusa), qui selon les versions, fut violée par Poséidon puis punie par Athéna et changée en monstre. Après un viol, Méduse devient donc un « monstre » qui a l'étrange pouvoir de changer les hommes en pierre, et ainsi, de s'en protéger... Le spectacle aborde la notion de métamorphose, centrale dans les mythologies grecques et latines. Dans ces interprétations contemporaines, la figure de Méduse a à la fois été associée à un mythe féministe invitant à se réappropriier son corps et sa féminité dans *Le Rire de la Méduse* d'Hélène Cixous, et à une métaphore du *female gaze* (puisqu'elle regarde les hommes et les transforme en objets), outil d'analyse surtout cinématographique pour comprendre le regard genré porté sur les personnages d'une œuvre.

L'histoire de *Méduses* est également celle d'une adolescente pratiquant un sport, la natation, à un niveau de compétitions régionales, et dans une discipline relativement masculine ; le papillon. La pièce peut être l'occasion d'aborder l'Histoire des femmes dans le sport, le sexisme dans les compétitions, la parole qui commence tout juste à se libérer dans un milieu encore dominé par les hommes... Mais également les représentations des sportif-ves dans l'Histoire de l'art, ou dans le traitement médiatique d'événements récents comme les Jeux Olympiques.



Biographies et calendrier

Le Collectif Corpuscule est un groupe de création théâtrale fondé à Paris en 2020. Il regroupe trois artistes, metteuses en scène et autrices ; Cécile Roqué Alsina, Noémie Schreiber et Mélie Néel, autour d'une ligne artistique commune : les écritures du réel, du témoignage et de l'individu, dans un questionnement constant de leur rapport au monde et à son actualité.

Mélie Néel – Texte et jeu



Après une licence d'arts du spectacle à l'Université Lumière Lyon 2, Mélie Néel poursuit ses études dans le Master de recherche-crédation de l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis où elle se spécialise dans une approche transversale des études de genre et du spectacle vivant. Depuis 2016, elle travaille dans le milieu théâtral en tant que comédienne, assistante à la mise en scène et chargée de production. Formée à l'Acting Studio, au Conservatoire de Villeurbanne, au Studio-Théâtre de Stains, mais également à l'Université de Kingston-upon-Thames, elle collabore avec le Collectif Osor, la compagnie jeune public La Rousse (dirigée par Nathalie Bensard), la Supernova Compagnie (dirigée par Myrtille Bordier et Tom Politano), ou encore la comédienne Marion Pouvreau. En 2019, elle joue dans le spectacle *PARISBEIRUT* de Cécile Roqué Alsina, puis participe à la fondation du Collectif Corpuscule. Elle écrit à partir du plateau le spectacle de Noémie Schreiber *Estonia 94*, puis est collaboratrice artistique sur *Les Solitudes de Donald Crowhurst* de Cécile Roqué Alsina. Son univers artistique est personnel et politique, inspiré par le récit de l'intime, l'autofiction, et son engagement féministe. Depuis 2021, elle est autrice associée au Théâtre du Hublot.

Cécile Roqué Alsina – Collaboration artistique et mise en scène

Après une formation d'art dramatique et de chant lyrique, Cécile Roqué Alsina obtient une licence de Lettres et Arts à l'Université Paris VII et un Master d'études théâtrales à l'Université Paris VIII. Elle travaille comme assistante à la mise en scène avec différents artistes comme Judith Depaule (Cie Mabel Octobre) ou Juliette Allauzen (Cie Les Griottes) et fait partie des membres fondateurs du jeune collectif de création théâtrale OSOR. En 2019, elle crée le spectacle *PARISBEIRUT* qui, entre fiction et témoignages documentaires, interroge la place de la jeunesse dans l'engagement politique actuel et à travers les sociétés françaises et



libanaises. Désireuse d'un théâtre concerné par son rapport au monde et à son actualité, elle fonde en 2020 le Collectif Corpuscule, dédié aux écritures du réel, du témoignage et de l'individu. Elle est collaboratrice artistique sur le spectacle de Noémie Schreiber *Estonia 94*. En 2021, elle entame la création de son second spectacle *Les Solitudes de Donald Crowhurst*.

Noémie Schreiber – Collaboration artistique et mise en scène



Après trois années de CPGE littéraire en spécialité théâtre, Noémie Schreiber se forme à la création et la production théâtrales à travers un premier Master de management culturel à Sciences Po Lille, puis un Master en arts de la scène à l'Université Paris VIII et en études de genre et de performance à Stockholm University. Elle travaille depuis 2016 en tant qu'assistante à la mise en scène, dramaturge, collaboratrice artistique et metteuse en scène. Elle collabore avec la compagnie de théâtre jeune public La Rousse, la compagnie de danse ACT2, la compagnie IMLA ou encore le collectif Osor pour le spectacle *PARISBEIRUT*, mis en scène par Cécile Roqué Alsina. Elle participe en 2020 à la fondation du Collectif Corpuscule, au sein duquel elle monte son premier spectacle, *Estonia 94*.

Portée par l'idée que le personnel est politique, elle aspire à un théâtre aussi sensible que éclairant sur le monde et les systèmes dans lesquels nous évoluons.

Calendrier de création

Septembre 2022 – Festival Court mais pas vite : Prix du jury

Résidences

THEATRE DU HUBLLOT

Du 17 au 22 octobre 2022

Du 14 au 19 novembre 2022 – Sortie de résidence publique samedi 19 novembre

THEATRE DES DECHARGEURS

10 jours de résidence entre février et juin 2023

Présentation publique les 12 et 13 janvier 2023 – Etape de travail lors du F.R.A.I.S (Focus Réjouissant pour Artistes Initiant des Spectacles) au Théâtre du Hublot

Avant-première le 16 juin 2023 au Théâtre des Déchargeurs

Création et tournée

THEATRE DES DECHARGEURS

Du 13 au 30 septembre 2023

THEATRE DU HUBLLOT Décembre 2023



CONTACT

collectifcorpuscule@gmail.com

0644318704

Crédits images :

monchataimelaphoto

Noémie Schreiber

Identité visuelle de Corpuscule : yamra

